

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

EDITORIAL

SONS DE CLOCHES...

Holà, mes sœurs Jacqueline ! Et vous mes frères Jacques !

Dormez-vous ?

Dormez-vous ?

Où êtes-vous, bonnes et bons élèves, parfois prix d'excellence, souvent abonnés au premier prix de narration, et quelquefois rhétoriciens admis à subir les épreuves du redoutable Concours général ?

M'entendez-vous crier dans le désert ?

Savez-vous que, lorsque fut décidée la mise en chantier de vos BAHUTS DU RHUMEL, je me voyais déjà — naïvement — submergé par l'avalanche des souvenirs déferlant des six coins de l'Héxagone, et j'imaginai mon angoisse au moment de faire choix, tri, sélection parmi copies, clichés, voire dessins...

On m'avait tant raconté d'anecdotes, lors de nos premières retrouvailles, on m'avait fait contempler tant de classes saisies par l'objectif du photographe, on m'avait tant dit avoir, qui un vieux palmarès, qui un livre d'or, qui un article de journal relatant une distribution de prix...

Mais, aujourd'hui, d'avalanche, de séisme, de raz de marée, d'ouragan, de cyclone, de typhon : point !

Le calme plat ! Le désert !

Au point de me lamenter — avec le poète — que "nul, sinon Echo, ne répond à ma voix !"

Quelques vaillants, au début, ont joué le jeu. Avec

enthousiasme. Qu'ils soient remerciés de cette contribution à faire démarrer l'entreprise. Ne voulant pas imposer la répétition de leur sempiternelle signature, ils ont ensuite jugé discret d'attendre que d'autres prennent le relais...

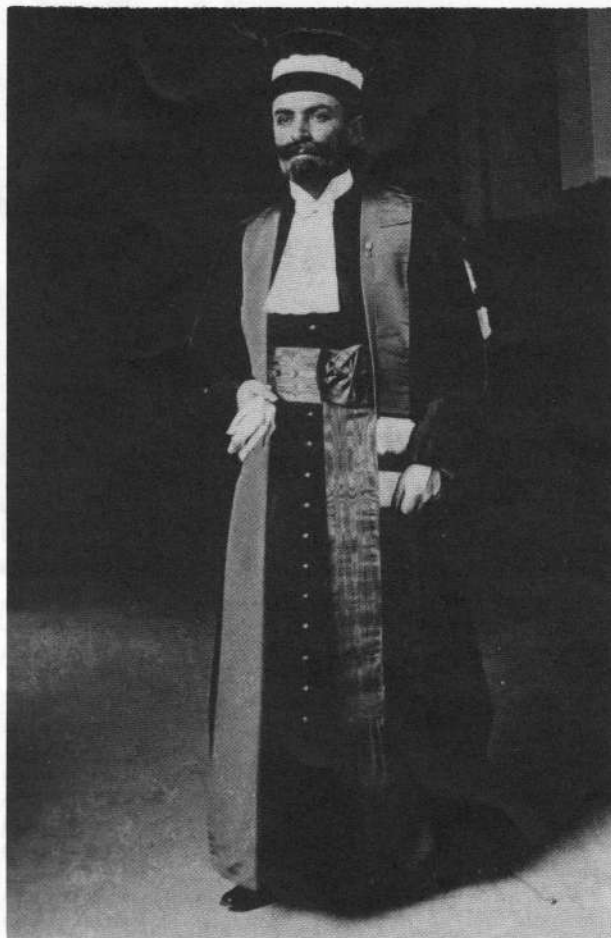
Las ! Le relais quant à lui, desinit in piscem.

A croire qu'il ne s'est rien passé — dans vos, dans nos bahuts — pendant tant et tant d'années, qui vaille la peine d'être remis à jour.

Rosa, rosa, rosam... le carré de l'hypoténuse... la Loire prend sa source au mont Gerbier des Joncs... Marnigan : 1515... le mica, le quartz et le feldspath... tout corps plongé dans l'eau... SO^4H^2 ... cos. alpha... le banquet de Platon...

Trois gros points de suspension, et c'est tout ce qui reste de vos jeunes années. Ou, alors, vous avez tout oublié.

• Suite en page volante.



Qu'elles étaient belles les toges de jadis, quand les théories de professeurs venaient prendre place sur l'estrade officielle, à l'heure de la distribution solennelle des prix, et qu'existaient encore les grands livres à tranche dorée qu'accompagnaient les couronnes de laurier dont on parait le front des bons élèves. Le digne personnage qui — sur cette photographie datant de 1906 — a revêtu la tenue d'apparat, se nommait Eugène Defert, qui fut censeur des études au lycée de garçons. Ancien professeur de sciences et de mathématiques, il devait devenir, par la suite, principal au collège de Mostaganem, et terminer sa carrière à celui de Clamecy, en 1939-40. C'était le grand-père de notre condisciple Jeanine Sadeler.



Rue Nationale, à droite, l'entrée du "vieux" lycée de jeunes filles, qui, à l'époque où fut prise cette photo, ne devait pas encore porter le nom de Laveran si l'on en juge par les chariots à triple attelage, les charrettes et autres véhicules hippomobiles visibles sur le cliché.



SUR LA BRÈCHE

Notre condisciple Georges Thomas a retrouvé le texte d'une lettre écrite par le lieutenant Samary, l'un des premiers Français à avoir pénétré dans Constantine en franchissant la brèche, au matin du 13 octobre 1837.

Voici les principaux passages de cette lettre datée du 28 octobre et adressée à son oncle, marchand de papiers peints, près des Arènes à Nîmes :

Ne vous inquiétez pas du tableau que je vais vous faire de ma position. Appelé au commandement de la 1^{re} compagnie, en remplacement de mon capitaine qui commandait le bataillon, je fus chargé de monter le premier à l'assaut de Constantine.

J'étais, en outre, chargé de me rendre maître de la batterie principale qui se trouvait à droite de la brèche. Cette mission était délicate, très et surtout fort dangereuse.

À la tête de quelques hommes de la compagnie, je montais rapidement la brèche et me rendis maître de cette batterie, en tuant et faisant tuer les canonniers sur leurs pièces, malgré toute leur résistance.

C'est dans cette lutte sanglante que mon sabre fut brisé en morceaux, dans mes mains, par les balles, et que j'en reçus plusieurs qui me fracassèrent le bras.

Cette blessure me mit dans la nécessité de quitter le combat où j'avais si glorieusement rempli une tâche difficile et délicate. Les fortes douleurs que je ressentais m'avaient presque décidé, au premier abord, à me faire couper le bras ; mais je suis très content de ne l'avoir pas fait, ma blessure allant beaucoup mieux. Je ne serai probablement privé que de l'usage d'un ou deux doigts.

La veille déjà, me trouvant dans la tranchée et voyant le découragement où se trouvaient nos canonniers, j'avais demandé et obtenu de commander la manœuvre pour mettre les grosses pièces qui devaient pratiquer la brèche, en batterie.

Malgré la pluie et la mitraille, je suis parvenu, aidé de quelques zouaves et de plusieurs officiers, à les placer en peu d'instants.

Je ne puis vous donner de détails sur cette sanglante journée où la moitié du bataillon de zouaves fut tuée ou blessée en montant à l'assaut. Brillante affaire où grand nombre d'officiers ont payé de leur vie la prise de cette ville...

Nous avons perdu, au siège de la ville, le comte Damrémont, gouverneur général, qui a été tué par un boulet. Hier, c'est le général d'artillerie Caraman qui est mort du choléra.

... Je vous dirai qu'il y a quelques cas de choléra à Constantine, et que nous venons d'enterrer le général qui est mort de cette maladie. Nous partons demain pour Bône, et laissons une garnison de 3 500 hommes à Constantine jusqu'à ce qu'on ait traité convenablement...

C'est alors, de la main gauche, qu'après avoir dicté cette lettre, signa le lieutenant.

Samary

SOUVENIRS D'UN LOINTAIN

OÙ SONT, hélas ! les années naïves — pour les hommes comme pour les enfants — où l'Algérie française se laissait vivre dans le facile écoulement d'un heureux destin qu'elle croyait à jamais fixé ? Certes, le "sang des races" ajoutait encore aux bigarrures des tons et aux violences des lumières. Du moins, ce sang ne coulait pas. L'Algérie ne regardait pas en elle : elle tournait ses regards vers la France amputée et menacée. La question de l'Alsace et de la Lorraine — dont bien des siens étaient venus pour demeurer Français, et ce fut le cas de ma famille maternelle — faisait, seule, passer en elle un grand frisson de patriotisme.

Au premier plan de ce passé, parmi nos maîtres, voici le groupe formé par les instituteurs du cycle primaire.

Nous devons beaucoup à tous ces chevaliers du parti passé. Avec quelle maîtrise ils en enseignaient les règles redoutées ! La grammaire française, grâce à eux, se trouvait réduite à un petit ensemble de recettes, comme les livres de cuisine de nos mamans. Rien de ce qu'ils nous enseignaient ne supportait le doute et n'était au-delà de notre entendement. Tout était certain, définitif, clair.

On ne passait pas sans surprise de ces certitudes lumineuses aux complexités de la flexion verbale latine. Sur ce passage, avait beau veiller un homme aimable, à la corpulence débonnaire, M. Faugère, un ancien du lycée, la version du vendredi soir était, pour beaucoup d'entre nous, une terrifiante épreuve.

Il ne fallait pas s'attarder à quelque jeu au sortir de la classe, à seize heures, si l'on voulait finir dans la soirée le devoir à remettre le lendemain matin. Le souvenir des heures fiévreuses et solitaires passées devant quelque fable de Phèdre — que le brave homme n'hésitait pas à nous donner dès les premières semaines — me poursuit encore dans ma carrière de romainiste sans cesse penché sur les textes de la recherche historique.

Mais voici venir les deux plus grands et les plus aimés de nos maîtres. Au début de la cinquième, notre classe "toucha" un jeune agrégé de grammaire ou de lettres, qu'elle devait, à sa grande joie, conserver en quatrième : M. Zévaco. Il a si profondément marqué notre vie que nous avons accoutumé, je le sais, de lui rapporter notre

promotion à la vie de l'esprit.

J'ai gardé l'image, entre autres, d'un lumineux après-midi algérien, où pénétra en moi le sentiment de la beauté, alors qu'il lisait et commentait des vers. Je ne sais quelle intuition perça en lui, car il m'interrogea. Sur ma réponse, il me regarda et je sus qu'il venait de me reconnaître : j'avais achevé ce premier et long sommeil de l'enfance dont la fin est une naissance.

C'est pourtant avec plus d'émotion encore que je parlerai de M. Poli. Agrégé d'italien et latiniste diplômé de l'Ecole des Hautes études pratiques de la Sorbonne, il devint en seconde notre professeur de lettres. Son portrait exige des teintes délicates.

Peut-on peindre une âme ? Le rayonnement de cette âme projetait, dans l'ombre, où elle semblait disparaître, sa personne fragile et disgraciée, toujours vêtue de noir. On ne voyait en lui que l'invisible : l'intelligence et la bonté. Parce qu'il était de ceux qui comprennent tout, il pardonnait toujours.

Cet humaniste, cependant, redoutait de passer pour alier les élans de sa sensibilité à l'apparente débilité de son corps. Il couvrait de railleries notre lyrisme, ne négligeait jamais de faire ressortir la pointe de ridicule des grands



S D'UN LOINTAIN ANCIEN

promotion à la vie de l'esprit. J'ai gardé l'image, entre autres, d'un lumineux après-midi algérien, où pénétra en moi le sentiment de la beauté, alors qu'il lisait et commentait des vers. Je ne sais quelle intuition perça en lui, car il m'interrogea. Sur ma réponse, il me regarda et je sus qu'il venait de me reconnaître : j'avais achevé ce premier et long sommeil de l'enfance dont la fin est une naissance.

C'est pourtant avec plus d'émotion encore que je parlerai de M. Poli. Agrégé d'italien et latiniste diplômé de l'Ecole des Hautes études pratiques de la Sorbonne, il devint en seconde notre professeur de lettres. Son portrait exige des teintes délicates.

Peut-on peindre une âme ? Le rayonnement de cette âme projetait, dans l'ombre, où elle semblait disparaître, sa personne fragile et disgraciée, toujours vêtue de noir. On ne voyait en lui que l'invisible : l'intelligence et la bonté. Parce qu'il était de ceux qui comprennent tout, il pardonnait toujours.

Cet humaniste, cependant, redoutait de passer pour alier les élans de sa sensibilité à l'apparente débilite de son corps. Il couvrait de railleries notre lyrisme, ne négligeait jamais de faire ressortir la pointe de ridicule des grands

enthousiasmes juvéniles que, dans son cœur — nous le savions fort bien — il partageait avec nous. Il s'efforçait de se durcir lui-même, sans pouvoir néanmoins faire disparaître de sa personnalité composée une surprenante teinte de romantisme.

Des autres, je ne dirait rien. Injustement sans doute.

Mais je reviens au lycée, trame de tous ces souvenirs. Mon émotion grandit à évoquer son œuvre historique. Artisan de l'implantation des hautes traditions de la France, avant de devenir celui de leur perpétuation, il nous a inspiré le sentiment ardent et profond de notre appartenance à la grande Patrie de nos origines.

Il a puissamment contribué à faire que l'Algérie française ne vive et ne palpite pas seulement là où vous êtes demeurés, chers compatriotes, mais qu'elle soit aussi dans l'âme, sœur jumelle de la vôtre, tout emplie des mêmes angoisses et des mêmes espérances, de ceux qui vous ont quittés sans jamais s'être sentis, un seul instant, loin de vous.

Jules PAOLI,

Professeur à la Faculté de Droit de Dijon. (Extraits de souvenirs parus dans le Livre d'or du centenaire du lycée, en 1958).

EST-CE NOTRE DOYEN ?



Rencontré, l'été dernier en Auvergne, un très ancien élève du lycée de garçons.

Gaston Derrieu, 91 ans. Est-ce le doyen de notre association ?

Bon pied, bon œil... moins bonne oreille, mais il n'y a pas que lui.

Ancien pharmacien à Philippeville puis à Sétif, il occupe ses matinées à parfaire ses connaissances, lisant les revues professionnelles et les fiches de documentation.

Ses après-midi sont consacrées à la détente : promenades, mots croisés, un chouïa de télévision, ou longues et cordiales conversations avec parents et amis de passage.

Il a connu le proviseur Zéphyrin Busquet (voir n° 2), le censeur Eugène Defert, ainsi que le père de notre professeur M. Hauvet, qui enseignait, lui, l'histoire-géographie.

Ses contemporains se nommaient Boumali, Cunéo, Laborde, Brunot, Rosentiel, Pimienta et Marcel Delrieu qui devait devenir sénateur ;

des "grands" avaient notamment Boisson, Guigon.

Toujours vif, il grimpe aussi roides que des échelles.

Encore espiègle, il aime à jouer avec d'autres internes, le tout proche de la vérité. Il égrenait nos heures laborieuses, grimpé par la fenêtre, aiguilles avec des cordons, que sonne l'heure abominable.

Possesseur d'un merveilleux album de 1910, il a prêté à notre revue où figure chaque élève, mathématicien-philosophe-préparateur, que plusieurs vues de bâtiments administratifs.

En est extraite la photo d'aujourd'hui, alors qu'âgé de 9 ans, il était septième. Son condisciple d'aujourd'hui, l'auteur de l'article ci-dessus, était premier.



• Le mutin du lycée chahutait de Bisson (administrateur, noms, européens) veut m'en dire de Corneille (courageux) plexe " "

L'encadrement du lycée y voit, entre autres, MM. Z (2) ; Eugène Defert (3) qui fut élève, professeur puis père de nos condisciples. Revermond (21), dit "Boum" en 1932-33 comme répétiteur, certains d'entre nous ont été traités.

TAIN ANCIEN

enthousiasmes juvéniles que, dans son cœur — nous le savions fort bien — il partageait avec nous. Il s'efforçait de se, durcir lui-même, sans pouvoir néanmoins faire disparaître de sa personnalité composée une surprenante teinte de romantisme.

Des autres, je ne dirais rien. Justement sans doute.

Mais je reviens au lycée, trame de tous ces souvenirs. Mon émotion grandit à évoquer son œuvre historique. Artisan de l'implantation des hautes traditions de la France, avant de devenir celui de leur perpétuation, il nous a inspiré le sentiment ardent et profond de notre appartenance à la grande Patrie de nos origines.

Il a puissamment contribué à faire que l'Algérie française ne vive et ne palpète pas seulement là où vous êtes demeurés, chers compatriotes, mais qu'elle soit aussi dans l'âme, sœur jumelle de la vôtre, tout emplies des mêmes angoisses et des mêmes espérances, de ceux qui vous ont quittés sans jamais s'être sentis, un seul instant, loin de vous.

Jules PAOLI,

Professeur à la Faculté de Droit de Dijon. (Extraits de souvenirs parus dans le Livre d'or du centenaire du lycée, en 1958).

EST-CE NOTRE DOYEN ?

PAOLI

Rencontré, l'été dernier en Auvergne, un très ancien élève du lycée de garçons.

Gaston Derrieu, 91 ans. Est-ce le doyen de notre association ?

Bon pied, bon œil... moins bonne oreille, mais il n'y a pas que lui.

Ancien pharmacien à Philippeville puis à Sétif, il occupe ses matinées à parfaire ses connaissances, lisant les revues professionnelles et les fiches de documentation.

Ses après-midi sont consacrées à la détente : promenades, mots croisés, un chouïa de télévision, ou longues et cordiales conversations avec parents et amis de passage.

Il a connu le proviseur Zéphyrin Busquet (voir n° 2), le censeur Eugène Defert, ainsi que le père de notre professeur M. Hauvet, qui enseignait, lui, l'histoire-géographie.

Ses contemporains se nommaient Boumali, Cunéo, Laborde, Brunot, Rosentiel, Pimienta et Marcel Delrieu qui devait devenir sénateur ;

des "grands" avaient nom Benbadis, Richard, de Boisson, Guigon.

Toujours vif, il grimpe encore des escaliers aussi roides que des échelles.

Encore espiègle, il aime raconter comment, avec d'autres internes, leur dortoir se trouvant tout proche de la vénérable horloge qui égrenait nos heures laborieuses, il avait, une nuit, grimpé par la fenêtre, et attaché les aiguilles avec des cordelettes, pour empêcher que sonne l'heure abhorrée du réveil.

Possesseur d'un merveilleux album datant de 1910, il a prêté à notre rédaction, cette relique où figure chaque classe (d'enfantine à math'elem-philo-préparatoire à Saint-Cyr) ainsi que plusieurs vues de bâtiments et de locaux administratifs.

En est extraite la photographie ci-dessus ; alors qu'agé de 9 ans, il était en classe de septième. Son condisciple Jules Paoli deviendrait l'auteur de l'article ci-contre.



• Le 27 février 1891, une mutinerie ayant éclaté au lycée à la suite de violents chahuts, M. Cazenave, maire de Biskra, écrivait à son collègue constantinois Casanova (admirer la similitude des noms, bien dans l'amalgame européen de nos populations) : "Un de mes amis veut mettre son fils au lycée de Constantine, mais la mutinerie qui a eu lieu dans le courant de 1891 le rend perplexe".

L'encadrement du lycée de garçons en 1906-07. On y voit, entre autres, MM. Zéphyrin Busquet, proviseur (2) ; Eugène Defert (3) censeur ; Louis Blanc (25) qui fut élève, professeur puis proviseur ; Maniquaire (35) père de nos condisciples, répétiteur cette année-là ; Revermond (21), dit "Bouze", qui termina sa carrière en 1932-33 comme répétiteur de la 1^{re} étude, et que certains d'entre nous ont connu avant son départ en retraite.



L'EDLEWEISS - 79.07.05.33

DERNIÈRE... MINUTE

Voici une petite anecdote relative au lycée, dont je fus le triste héros. Je la raconte tout de suite, car je ne suis pas sûr de pouvoir le faire l'an prochain.

Après le débarquement américain, on m'avait chargé d'une classe de près de 50 élèves de première et de

deuxième que j'étais loin de connaître tous.

C'était la dernière heure de la matinée, de 11 à 12 heures. Tout le monde, moi le premier, ne pensait qu'à une chose : la sortie...

A 11 h 55 - 58, j'entendis une petite sonnerie qui me sembla être celle du lycée, et je fis sortir les élèves.

Je fus tout surpris de ne voir personne dans les escaliers.

Une minute après, j'entendis une nouvelle sonnerie — la vraie, celle-là.

Un petit malin avait apporté un réveil-matin et l'avait réglé pour qu'il sonne à 11 h 58.

Je m'en tirai comme je pus, auprès de mes collègues, et je me rappelle avoir dit à Canazzi "Ce n'est pas un drame", mais je n'étais pas fier.

• Un petit mot de M. Leca, qui bavardait avec M. Martin et moi, rue de France.

M. Martin, ayant dit qu'il avait appris qu'on avait dit du mal du Maréchal, la veille, au Cercle civil, M. Leca, qui ne perdait jamais une occasion de faire un bon mot : "Ah ! Je ne savais pas que le cercle fut si vil !"

C'était, évidemment, avant le débarquement du 8 novembre 42.

J. CESARI



Le jeune garçon en béret basque, qui sourit devant Cavanna, est Jean-Michel Leray. Il a été choisi par le réalisateur Marcel Bluwal pour incarner l'auteur des "Ritais", enfant, aux côtés de Gastone Moschin, dans un téléfilm diffusé sur Canal-Plus. De lui, le truculent romancier à crinière et moustaches célèbrement chenues dit : "A son âge, j'étais plus timide ; mais il est comme j'étais à l'époque de mes 12 ans : rigolard et bavard. Était-ce aussi le portrait de son grand-père, notre camarade Max Santini ?"

UN MÉMORABLE 13 MAI

"J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans."

13 MAI 1933 : date mémorable, passé lointain dans le temps, mais toujours présent, d'une présence charnelle, affective, intellectuelle, bercée par l'écho de mon être tout entier.

Venu de ma Haute-Provence natale, après un séjour de quelques mois à Monte-Carlo, un voyage Alger-Constantine fatigant, je retiens une chambre à l'hôtel de Paris et je me hâte vers le lycée.

Je désirais le calme, je rejoignais rapidement la rue de France.

Quelle surprise ! Une agitation frénétique, les rues encombrées de badauds, de passants qui se saluent à haute voix, se congratulent.

Serait-ce un jour de liesse ? La musique orientale, les hommes à la barbe de geai, cravatés, guindés dans des habits de cérémonie, les femmes aux châles éclatants, leur démarche grave, les rires, les exclamations, les cris des indigènes "Baleck ! Baleck !".

Ce vacarme, tel un fleuve grossi par un orage soudain, m'enveloppe, me serre, m'étreint !

"Qu'allais-je faire dans cette galère !"

Mais non ! J'ai le tort de manquer d'expérience, de ne pas m'adapter avec célérité à un charme étrange, aux attraits imprévus d'une couleur locale originale...

N'ai-je pas lu et appris que "Les parfums, les couleurs et les sons se répondent ?"

Voici enfin la façade de mon

premier poste d'enseignant. Je gravis les escaliers, je frappe discrètement à la loge du concierge, je me présente à lui et je ne puis m'empêcher de m'informer sur la cause de ce débordement.

"Mais monsieur, me répondit-il, ignorez-vous que c'est aujourd'hui la Pâque juive ?"

J'avoue mon ahurissement : "Comment, une Pâque juive ?" Je n'étais pas au courant de ce transfert des fêtes religieuses.

Mon mentor s'en aperçoit aussitôt. "Moi aussi, ajoute-t-il, j'ai cru que j'y perdrai mon latin !"

Me voici reconforté : un tel lycée doit porter bien haut le

pavillon du savoir puisque le concierge est expert dans la langue de Virgile.

Je me sens tout penaud en attendant la réception de M. le Proviseur.

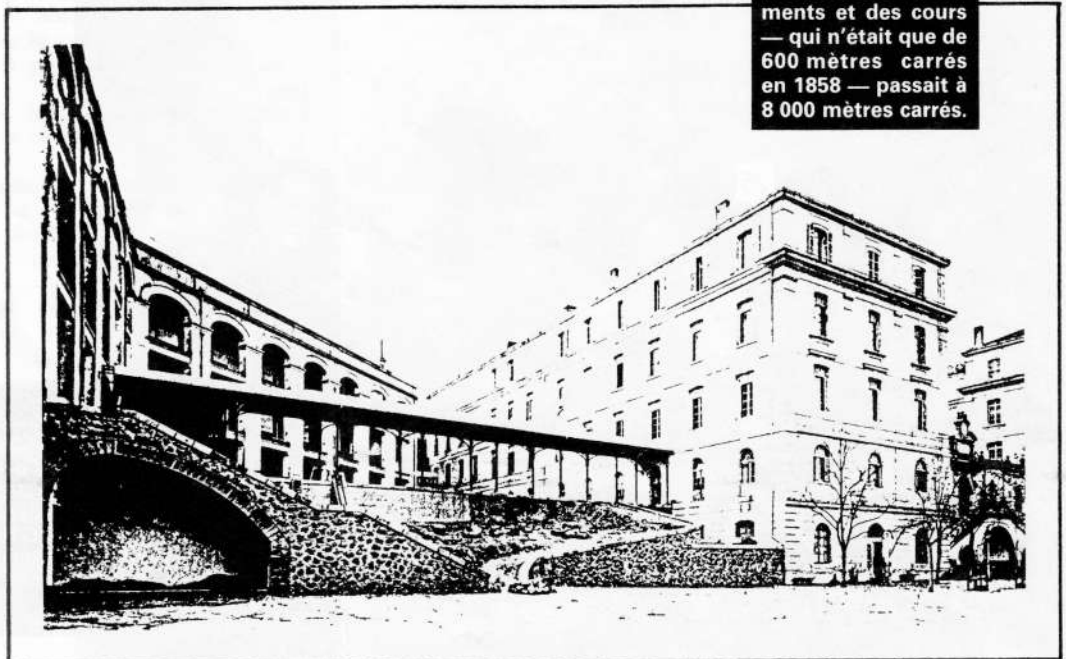
Quelques minutes d'expectative dans l'antichambre aux portes tapissées de velours rouge.

Un monsieur au vêtement bien taillé, à l'abondante chevelure grise, l'élégance, la distinction même, me reçoit avec une courtoisie raffinée...

Le soleil se lève dans mon âme : je présume que des pages exaltantes vont s'ouvrir toutes grandes.

Marcel MARTIN.

Le "petit lycée", en fin de construction, vers 1910. La première pierre avait été scellée, le 8 mars 1908, par le gouverneur général Jonnart. La surface totale des bâtiments et des cours — qui n'était que de 600 mètres carrés en 1858 — passait à 8 000 mètres carrés.



• Une triple intervention chirurgicale - intestin, vésicule, appendice - subie par Michel Sadeler, a quelque peu perturbé la parution de cet encart des "Bahuts du Rhumel". Souhaitons, d'abord, une excellente et rapide convalescence à Michel. Lequel regrette fort devoir être absent aux retrouvailles alsaciennes qu'il avait préparées avec tant de foi. Son épouse Janine y sera son ambassadrice. Quant au responsable des "Bahuts", il tâchera - parodiant le cycliste "lanterne rouge" du Tour de France - de faire mieux la prochaine fois...

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCÉES DE CONSTANTINE

TOUS EN PISTE POUR LA GYM !

Enrichissant d'initier les BARBARES aux Beaux-Arts (voir notre numéro 2), et non moins louable de vouloir façonner — à coup d'exercices cérébraux — un MENS SANA d'honnête moyenne ; encore faut-il caler le tout dans un CORPORE SANO, par le moyen d'exercices physiques appropriés...

L'éducation PHYSIQUE, on y avait droit, traditionnelle-

ment, dès la prime enfance de notre vie où taloches et fessées avaient dû APPUYER l'éducation familiale qui nous était inculquée.

Plus tard, à l'école primaire, les coups de règle sur les doigts joints (ou la paume de la main) ont APPUYÉ, à leur tour, l'Instruction Publique prodiguée pour l'éducation de notre MENS SANA encore tout neuf.

De cette époque, datent les premières séances d'éducation physique prévues aux programmes officiels.

Ça se passait dans la cour un peu étriquée de la vieille école primaire — ou sous le préau — et ça consistait à lever et baisser alternativement bras et jambes, à la cadence des coups de sifflet de l'instituteur.

Il avait tombé la blouse et la veste pour la circonstance, mais, en bretelles, il avait l'air de moins s'amuser que nous, qui devions ressembler à une batterie de sémaphores en folie — quitte à se retrouver PHYSIQUEMENT RÉÉDUQUÉS quand on en faisait trop...



C'est au secondaire que fut abordée la gymnastique proprement dite, sous le sifflet péremptoire d'un prof' spécialisé, plutôt mûr et à l'allure d'ancien catcheur.

Immense à côté de son étroit bureau, une haute salle rectangulaire donnait sur une vaste cour par de grandes fenêtres assombries d'épais grillages sales. De longs TRUCS pendaient du plafond, des tas de MACHINS étaient rangés le long des murs, avec un vague carré de sable gris au fond...

On se mettait en short, tricot et tennis, et l'on s'alignait sur le pourtour de la salle. De son petit réduit vitré, le prof' nous enjoignait : « Le premier à gauche ! A la perche ! Le premier à droite ! A la corde ! Et les autres, suivez ! »

Bien sûr, les premières fois, il nous avait quand même montré comment s'y prendre. Par la suite, il s'était plongé dans son journal, jetant parfois — par dessus les feuilles — un œil qui appréciait s'il fallait rétablir l'ordre ou jouer au secouriste...

Au début, une fois la CHOSE gaillardement empoignée, on ne savait pas trop comment on allait s'expliquer avec elle...

La perche — de maintient guindé mais de contact agréable — était en réalité du genre cavale vicieuse : quand elle se sentait mal montée, elle partait de travers — d'un côté, puis de l'autre — paraissait soudain se cabrer, et ça compliquait fort l'ascension.

Quant à la corde, elle ne cachait même pas son tempérament retors : elle s'agitait quand on faisait mine de l'enfourcher, et son contact rêche flambait mains et cuisses quand on s'y cramponnait ; mais à force de se tortiller dans tous les sens, elle avait fini par se faire, de place en place, des nœuds qui servaient de marchepieds...

En attendant son tour d'y passer ou d'y repasser, on observait les autres : ceux qui restaient à genoux, les fesses au plus bas, n'arrivant pas à passer la première de leur traction-avant au point mort ; d'autres qui — à mesure que, laborieusement, ils progressaient, dents serrées et œil fixe — avaient le rouge qui montait à leur figure comme du vin dans l'indicateur de niveau d'une cuve ; ou bien les frétillements du croupion et des gambettes tout entortillées par la corde en pleine transe !

Mais, lorsque — un BEAU jour — on arrivait enfin à toucher, de la paume de la main, le haut plafond, quel regard condescendant on laissait tomber sur CEUX D'EN BAS qui n'avaient pu décoller !...

Guy ROQUE
(à suivre)



Cet ouvrage n'a d'autre ambition — et c'en est une bien grande d'ailleurs — que de vouloir être clair tout en étant relativement complet. Dans ce double but, nous avons rédigé cette modeste grammaire EN FRANÇAIS ; nous avons MULTIPLIÉ LES EXEMPLES et nous n'avons pas hésité, au dernier moment, à ajouter un APPENDICE à notre livre.

Ainsi conçu, ce petit volume, fruit de dix années d'expérience, voudrait amener les élèves — et peut-être aussi les étudiants — à écrire un Anglais parfaitement correct, puisqu'on ne saurait, surtout au baccalauréat, exiger un Anglais tout à fait idiomatique. C'est à ceux qui emploieront ce livre de nous dire s'il s'est vraiment montré susceptible de leur rendre service.

De toute façon, les suggestions, améliorations ou corrections (il se glisse inévitablement quelques erreurs plus ou moins anodines dans ce genre de petits ouvrages) qui voudront bien nous faire ou nous proposer ceux de nos collègues appelés à manier cette grammaire, seront les bienvenues ; et nous sommes reconnaissants, à l'avance, à tous ceux et à toutes celles qui auront l'amabilité de contribuer ainsi, bénévolement, à la préparation d'une deuxième édition.

Ainsi s'exprimaient Paul et Marcelle Fargeix, dans l'avant-propos de la grammaire qu'ont connue tant de nous, en date du 1^{er} septembre 1931. Devait lui faire suite un "Précis d'Histoire, de littérature et de civilisation anglaises et américaines", édité, en 1936 chez Attali aîné, 92, rue Clemenceau à Constantine, entièrement rédigé en anglais.

• LE 9 AVRIL 1911, le "Républicain" fit paraître, sous le titre "Succès constantinois", l'entrefilet suivant : "Notre jeune concitoyen et ami Juin, élève à l'école militaire spéciale de Saint-Cyr, vient d'être classé premier de toutes les promotions, aux examens de fin d'année. Félicitations, et compliment à son père, huissier au tribunal de commerce, décoré de la médaille militaire."

ERRARE

La scène se déroule en classe de sciences naturelles "philo", cours du professeur Hauvet.

A cette époque, les cours étaient mixtes avant la lettre, au lycée de garçons, mais seulement en philo et math-élem.

Pour entrer en classe, les jeunes filles passaient les premières, précédant les garçons qui n'entraient, eux, qu'après le roulement de tambour.

De même, à la fin du cours, elles sortaient les premières, tandis que les garçons attendaient qu'elles aient terminé leur sortie.

Ce jour-là, le cours se déroule de la façon la plus parfaite. L'appariteur passe pour le relevé des absents. Rien n'est signalé.

Le cours reprend et s'étend au delà du roulement de tambour.

Le professeur Hauvet s'arrête enfin. D'un commun ensemble, tout le monde se lève en même temps.

Alors, M. Hauvet se met à rugir : "Asseyez-vous ! Seules, les jeunes filles sortent... Nakache Bitoun, vous serez consigné !"...

Il était absent ce jour-là.

Eclat de rire général et confusion de M. Hauvet quand on lui apprend la vérité... Nakache Bitoun n'étant pas toujours aussi innocent.

Cela se passait en 1929.

D^r Armand DUPUY

EDITO

• Suite de la page 1

Mais que racontez-vous donc à vos "chères têtes blondes", de votre studieuse et exemplaire jeunesse ? Rien, vraiment ?

Allons, mes toutes belles et mes bons amis ! Un petit effort pour alimenter, en copie, les réserves du responsable de la rédaction !

Avec un petit coup de collier supplémentaire du côté féminin, de qui la manne — jusqu'à ce jour — fut quelque peu pléthorique : ainsi, ne pourra-t-on pas dire que nos BAHUTS font la part plus belle à Aumale qu'à Laveran.

Sur ce, assez de drelin ! drelin ! du fait de ma jérémiante personne. Je vous transmets la machine à remonter le temps. Et à bientôt de vos bonnes nouvelles, pour le plaisir et l'émotion de tous.

Jean Benoit

AGAPES

Soixante deux convives - venus du quadrilatère approximatif Arles-Avignon-Marseille-Toulon, et quelques-uns de plus loin - ont participé à notre troisième repas bimestriel organisé à Carnoux-de-Provence. Cadre et environnement champêtres de l'Hostellerie de la Crémaillère, accueil empressé, chère de bonne facture contribuent à l'ambiance et à la chaleur de ces retrouvailles.

De grands coups de chapeau, d'abord, pour :

- notre doyen et arabisant distingué, le commandant Filhol, de Guelma, venu tout spécialement de Montélimar, avec Mme Filhol ;

- notre professeur de philo, M. Marcel Martin, accompagné de Mme Martin, pour leur fidélité à

nos réunions : c'est un témoignage de compréhension à l'égard des organisateurs pour qui la présence d'un plus grand nombre est une satisfaction et une récompense, 50% d'absents se révélant un chiffre contrariant qui amène à se poser des questions auxquelles il serait souhaitable de répondre avec les conseils et l'aide de tous.

Eloges unanimes, en outre, pour le deuxième numéro des "Bahuts du Rhumel".

Merci à ceux qui, à l'avenir, voudront bien se déplacer - inch'Allah ! - pour retrouver copains et connaissances, et parfaire l'œuvre collective.

Jean OROSCO.

CARNET

Deux couples chers à nos cœurs ont eu, récemment, la joie de célébrer leurs noces d'or : cinquante ans de vie commune, au coude à coude et au cœur à cœur :

- Georges Sadeler et son épouse, née Yvonne Cabaud, le 21 avril à Equille ; en souvenir de leur mariage, le 23 avril 1941, au Sacré-Cœur de Constantine ;

- Michel Sadeler et son épouse, née Janine Marchal, le 27 avril, en l'église N-D d'Afrique de Carnoux, en souvenir de leur mariage, le 24 avril 1941, au Sacré-Cœur de Constantine.

A tous les quatre, vont nos félicitations les plus cordiales, et nos vœux pour la longue et sereine poursuite du dialogue commencé il y a un demi-siècle.

En son nom comme au notre, Jo Pozzo di Borgo a laissé s'exprimer son cœur, et sa plume pour composer le beau poème ci-dessous, si plein d'amitié, de sensibilité et d'émotion...

Ai-Je pu...? Ai-Je su...?

Cinquante ans sont passés.

Un passé plein de joies et de pleurs, de bonheurs et de peines, un passé sûrement fait d'ombre et de transparence où la vie a tissé sa trame de soucis.

Dans vos têtes, pourtant gambade la lumière de ce printemps d'avril aux regards croisés, de ce printemps qui fut l'aurore de vos espoirs.

Racontez nous. C'est vrai ? c'est vrai ? vous aviez faim de vous. Vous aviez soif de vous ?

Et les Faïms assouvies, les Soifs étanchées ont-elles répondu aux promesses d'antan ?

Qui es tu aujourd'hui que le temps a passé ?

Ai-je su te donner tout ce dont Tu rêvais ?

Ai-je pu adoucir la rigueur du chemin ?

Ai-je su t'apporter le secours de ma main que ta main recherchait aux détours de nos vies ?

Ai-je pu inventer ces longs itinéraires dont nous parlions souvent dans nos soirs alanguis ?

Ces longs itinéraires qui traversaient, toujours, des villages perdus où le rêve était Roi, où le Temps était mort, où la Vie ruisselait en extase éperdue.

Ai-je su te guider dans les sentes arides où le vent de l'Histoire, un jour, nous a jetés ?

Ai-je pu inventer les espaces torrides

Que notre enfance aimait, souvent, à contempler ?

Et lorsque le Bon Dieu nous a confié deux vies,

ai-je pu, ai-je su me fonder dans la tienne pour que nos deux enfants, toujours, quoiqu'il advienne,

confondent leur maman et leur papa chéris ?

Ai-je pu, Ai-je su gommer les différences

que la vie, malgré tout, a souvent avivées ?

Ai-je su consoler tes peines et tes larmes ?

Ai-je su t'assister au long des désespoirs

et surtout, au-je su éteindre tes alarmes

en croyant à la vie, te demander d'y croire ?

Ai-je pu, en un mot, T'aimer, Te respecter ?

Ai-je pu, Ai-je su...?

Chacun de vous pourrait, aujourd'hui, se le dire.

Mais pour tous ceux qui sont, en ce jour, réunis la réponse évidente ne peut être que : OUI

NOS PEINES

• Nous avons appris avec émotion le décès de :

- Mme Jean Dehaye, née Madeleine Montagnan, à Pau, le 16 février 1991 ;

- Jean Molière, ancien élève et ancien professeur, 68 ans, le 20 mars, à Nice.

Nous disons, notre compassion à ceux qui les pleurent, avec notre amitié.

• Au début des années 90 — entendre à la fin du XIX^e siècle — fonctionnaient, au lycée, sur le temps des récréations et des études, jusqu'à trois classes de retenue où les punis écrivaient sous la dictée des maîtres d'étude. L'eau faisait souvent défaut dans l'établissement et trois dortoirs étaient desservis par une seule chaise percée...

les bahuts du rhumel

- Michel Sadeler
Le Chenonceaux III
boulevard de Paris
83200 Toulon
Tél. 94.24.39.12
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
Tél. 79.07.29.31 et 86.92.60.70